

Réflexions sur la notion de Chef.

Par André Neher

Introduction et notes d'Alain Michel

Introduction par Alain Michel¹ :

En 1957, André Neher est invité par le mouvement des Eclaireurs Israélites de France (EIF) à donner un exposé devant les cadres de cette association de jeunesse, réunis en « Conseil National », une assemblée de réflexion qui a lieu tous les deux ou trois ans. Dans ces années cinquante, le scoutisme traditionnel atteint son apogée dans tous les mouvements du Scoutisme français. C'est particulièrement le cas aux EIF, qui deux ans auparavant se sont séparés de leurs « réalisations » d'après-guerre, telles que l'École d'Orsay² ou les Maisons d'enfants, pour mieux se recentrer sur leur action en tant que mouvement de jeunesse. André Neher, en choisissant d'attaquer de front la notion de « Chef », centrale dans le scoutisme, propose aux Chefs et Cheftaines du scoutisme juif un discours fondé sur la capacité de réfléchir sur ce que l'on est, d'échapper au ronronnement de la tradition, qu'elle soit celle du scoutisme, qui célèbre cette année-là son cinquantenaire, ou celle du Judaïsme trimillénaire.

Cette critique du « Chef scout », et même de la notion de Chef en général, sous l'éclairage du Judaïsme, on peut en trouver un écho dans l'ouvrage écrit en commun avec son épouse, Renée Neher-Bernheim, « Histoire Biblique du peuple d'Israël », paru en 1962³. Voici les propos des auteurs sur Moïse : « Mais, à la différence de bien des prophètes, Moïse n'est pas simplement chargé par Dieu d'un message, d'un enseignement. Il reçoit une mission de Chef. Au premier abord, Moïse semble être privé des qualités indispensables à un Chef : il ne sait pas haranguer les foules, il est dépourvu d'ambition, il n'a pas d'expérience politique.

Mais ces défauts apparents sont en réalité les qualités qui font de lui un Chef véritable. Sa méthode ne sera pas démagogique ; son action ne sera pas intéressée ; sa politique sera plus divine, plus métaphysique, qu'humaine⁴. »

Même si cette approche juive du Chef est moins directement mise en avant dans le livre entièrement consacré au personnage de Moïse, « Moïse et la vocation juive »⁵, on y trouve un écho, me semble-t-il, au début de la troisième partie, « L'appel de Moïse », dans laquelle Neher insiste de manière presque répétitive sur la dimension « humaine » du leader de la sortie d'Égypte. Le texte que nous proposons ci-dessous, qui chronologiquement s'inscrit entre ces deux ouvrages, le « Moïse » et « l'histoire biblique », n'est donc pas un texte de circonstance, dans lequel Neher aurait expliqué aux Chefs scouts à qui il s'adresse pourquoi, par le passé, il a refusé d'être lui-même un Chef scout. Il s'inscrit dans une réflexion, longue de dix années au moins, qu'André Neher a menée autour de la qualité de leader juif, et dont cette conférence représente très certainement un maillon important.

Il me semble indispensable de souligner l'importance accordée dans ce texte à l'hébreu. Neher affirme qu'il est impossible de pénétrer véritablement dans la pensée biblique et juive sans passer par le filtre de cette langue trimillénaire aux multiples dimensions. C'est là sans doute une exigence

¹ Historien et rabbin, il a écrit sa thèse sur ce mouvement de jeunesse. Voir : Alain Michel, *Scouts, Juifs et Français, les EEIF de 1923 aux années 1990*, Editions Elkana, Jérusalem, 2003.

² Voir Gilles Benguigui, *Un lieu où reconstruire, l'École Gilbert Bloch d'Orsay, 1946-1970*, Editions Elkana, Jérusalem, 2009.

³ Editions Adrien Maisonneuve.

⁴ pp. 113-114

⁵ Le Seuil, 1956.

essentielle des trois piliers du renouveau des études juives en France, dans ce que l'on appelle parfois « l'école de Paris », à savoir : Neher, Levinas et Manitou. Face à un public qui ne possède pas l'hébreu ou en a peu de notions (et c'est sans doute le cas de la majorité des Chefs EI qui l'écoutent en 1957), on ne peut « philosopher » sur la tradition juive sans passer nécessairement par le texte et sa version originale en hébreu. Neher le fait ici, avec un souci pédagogique évident afin que tous puissent malgré tout comprendre et méditer les réflexions hébraïco-françaises de l'orateur. Car se dissimule également, derrière cette conférence, celui qui a été le principal promoteur de l'enseignement de l'hébreu moderne dans le système éducatif français, et celui dont la pensée était ressourcée par la tension existant entre les deux faces de la langue hébraïque dans la modernité : la langue sacrée de la tradition et la langue profane de l'État d'Israël moderne⁶.

Exposé⁷ fait au C.N. par M. André Neher

Réflexions sur la notion de Chef

I

N'ayant jamais été scout, il peut paraître présomptueux de ma part d'introduire des Chefs scouts à une réflexion sur la notion de Chef. Et pourtant, je crois être habilité à la faire parce que l'un des motifs qui, il y a 25 ans⁸, m'ont fait tenir à l'écart du Scoutisme – même du Scoutisme juif – c'était précisément une grave méfiance à l'égard du Chef. Non pas que je n'eusse connu et approuvé ces magnifiques définitions que renferment les Manuels de Chefs, un idéal d'affirmation de vie, de pureté, de discipline physique et morale⁹. Non pas que je n'eusse eu l'occasion de connaître certains Chefs scouts en qui s'incarnait cet idéal. C'était l'époque de Castor¹⁰, de Chameau¹¹, de Léo Cohn¹². Je les admirais, mais je ne pouvais me résoudre à penser que l'exemple de quelques-uns pût justifier pour tous une notion dont l'exercice entraînait, par ailleurs, de si funestes conséquences. Car c'était l'époque de Mussolini, d'Hitler, de Staline. L'exaltation fasciste et totalitaire du Chef m'amenait à décider qu'un mouvement qui voulait se fonder sur les principes éthiques de la vie juive devait

⁶ Lire à ce propos « *Le conflit du sacré et du profane dans la renaissance de l'hébreu* » in « *L'existence juive* », Editions du Seuil, 1962, pp. 105 à 120.

⁷ Texte paru dans le dossier envoyé aux chefs EIF après le Conseil National. Nous avons respecté la typographie employée dans l'original (virgules, majuscules, etc.).

⁸ Fin 1927, alors qu'il venait d'avoir 13 ans, la famille d'André Neher quitte Obernai pour s'installer à Strasbourg. Il arrive donc dans cette ville juste au moment où un groupe de jeunes de la communauté crée les Eclaireurs Juifs de Strasbourg, qui s'affilie début 1929 aux Eclaireurs Israélites de France. Il est donc tout à fait vraisemblable qu'André Neher se soit vu proposer de participer aux activités de ce groupe. Pour les détails biographiques concernant André Neher, on se référera à l'ouvrage de Victor Malka, *André Neher, le dur bonheur d'être juif*, Le Centurion, 1978.

⁹ Voir « Le guide du chef éclaireur », (*Aids to scoutmastership*) par Lord Robert Baden-Powell, traduction Jean Carrard, Delachaux et Niestlé, Genève 1941.

¹⁰ Totem scout de Robert Gamzon (1905-1961), fondateur des Eclaireurs Israélites de France en 1923.

¹¹ Totem scout de Frédéric Hammel, (1907-2001), originaire de Strasbourg et l'un des principaux adjoints de Castor.

¹² Jeune Juif allemand, arrivé en France en 1933 et devenu l'un des principaux leaders spirituels des EIF. Arrêté en 1944 et mort en déportation.

refuser radicalement la notion même de Chef, sous peine de devenir, à quelque degré que ce soit, complice des grandes déviations dont nous étions les témoins.

Je n'ai pas beaucoup changé depuis, et mon exposé tendra surtout à une critique de la notion de Chef, ou du moins à une invitation à réfléchir sur son emploi, à en reconnaître clairement les nécessaires limites.

Mes récents entretiens avec Castor renforcent cette mienne prise de position : ils m'ont, en effet, amené tout naturellement, en guise de préparation à cet exposé, à relire Tivliout¹³. Or, dans ce guide doctrinal de l'EI, une notion manque : celle de Chef. Non seulement le terme est absent dans le livre, mais la notion elle-même s'en trouve dépassée et annulée, puisque tout converge vers la Cité d'Amour, sans hiérarchie, sans autorité, dans laquelle tout se ferait par échange généreux et par sympathie.

Avouez qu'il y a une singulière contradiction dans Tivliout : un homme consacre son existence à être Chef, à enseigner et à propager autour de lui cette notion par son exemple, et lorsqu'il étudie profondément cette notion de Chef, il en vient à conclure qu'elle est nécessairement provisoire, qu'elle doit être dépassée, et que si notre élan était assez généreux pour atteindre rapidement le but, elle serait inutile. Or cette contradiction me paraît précieuse : elle est le signe même du « Judaïsme » de l'auteur de Tivliout car, au cœur même de la tradition juive, à la lumière de laquelle je vais essayer d'analyser la notion de Chef, nous retrouvons cette contradiction.

II

Chef, du latin Caput, c'est-à-dire Tête : en hébreu, Roch.

Dans quelles limites, le mot Roch, qui signifie Tête, signifie-t-il Chef dans la tradition juive ?

Remarquons d'abord que le terme Roch est répandu à profusion dans les textes juifs. De nombreux représentants de l'autorité porte ce nom : ce sont les magistrats, les Chefs de tribus, des fonctionnaires aux échelons élevés et qui constituent les cadres de la société biblique. Plus tard, lorsque s'est constituée la société que nous décrit la Thora orale, il y a le Chef de l'Exil qui, dans la diaspora de Babel¹⁴, aurait dû assumer les fonctions qui revenaient au Grand-Prêtre : on lui a donné ce même titre de Roch, rèch galoutha en araméen.

Plus tard encore, et jusqu'à nos jours, la personnalité rabbinique la plus éminente est le Roch Yechiva, le Chef de la Yechiva¹⁵. Ce n'est pas le Directeur, ou le Rav, mais le Roch. Première constatation, mais qui est aussitôt contredite par une autre.

Dans certains textes, ce terme de Roch a été délibérément éliminé. C'est ainsi que, jamais, les prophètes ne sont appelés Roch. Ils sont appelés des « Pères ». Moché Rabénou¹⁶ ne porte pas le

¹³ Petit livre écrit par Robert Gamzon pendant la guerre et paru en 1945. Il y met par écrit l'idéal d'harmonie que sous l'inspiration à la fois du Judaïsme et des idées libérales de la société française, les Eclaireurs Israélites de France ont essayé de développer. Le livre a été réédité par les EEIF en 2011. Le mot « Tivliout » est un néologisme créé pour Gamzon, par le poète Edmond Fleg, en s'appuyant sur le mot hébreu « tévél » qui signifie l'univers.

¹⁴ Dans la tradition juive, la région de la Mésopotamie, globalement l'Irak d'aujourd'hui, a toujours continué à porter le nom de Babel (en français Babylonie), malgré les changements de noms et de régimes politiques à travers l'histoire. Les exilarques de Babylonie ont exercé leur fonction à la fin de l'empire Parthes, sous les Perses Sassanides et pendant le début de la période arabe.

¹⁵ Yechiva : textuellement « le fait d'être assis ». Désigne les écoles où l'on étudie la tradition juive, et d'abord et avant tout le Talmud.

¹⁶ « Moïse notre maître », titre que l'on donne au prophète de la sortie d'Egypte qui a reçu la Loi au Mont Sinaï et l'a enseignée au peuple d'Israël.

titre de Roch ; pourtant il était au sommet de la magistrature et au sommet de la pyramide sociale ; mais ni les prophètes, ni le plus grand d'entre eux, ne sont appelés Roch.

De même, à l'époque talmudique, il y avait ce Chef de l'Exil. Or, nous savons que les exilarques ont failli à leur tâche et les véritables Chefs de l'époque talmudique étaient les 'Ha'hamim¹⁷, les Rabbanim¹⁸, des personnalités auxquelles on ne donnait pas ce titre de Roch ; on les nommait « Nassi », « Rabbi »¹⁹, etc.

Là encore, limitation de ce titre de Roch, qui devrait se présenter tout naturellement si on n'avait pas voulu l'écartier intentionnellement.

Autre constatation encore : la réflexion entamée autour du roi. Le roi, le melekh de l'Etat hébreu, qui aurait dû être au sommet de la hiérarchie, non seulement politique, mais aussi spirituelle, le roi qui devrait être l'interprète de la Thora, la Thora le nomme Melekh, ou encore Nassi, mais jamais Roch.

On serait tenté de résumer cette contradiction en affirmant que la tradition juive choisit le titre de Roch lorsqu'il s'agit d'institutions, de fonctions, et l'écarte quand il s'agit d'inspiration ou de responsabilités. En creusant un peu plus, nous constatons, en réalité, qu'ici comme ailleurs, nous ne sommes pas, dans la tradition juive, en face d'une contradiction, mais en face d'une dialectique, d'une polarisation.

Si parfois le terme de Roch apparaît pour préciser des vocations, si dans d'autres secteurs ou circonstances il est écarté et éliminé, c'est qu'on veut nous faire comprendre que, dans cette notion même, il y a une intention double : il y a, dans Roch, lumière et obscurité, et il faut tenir compte, dans tout choix, de cette polarité.

III

Nous allons essayer de serrer cette constatation en posant une nouvelle question :

Où figure, pour la première fois dans la Bible ce terme de Roch, dans le sens métaphorique de Chef ?

La réponse, la voici : Dans Genèse XI, dans le chapitre de la Tour de Babel.

En effet, le verset 4 de ce chapitre se lit en hébreu : « vayomrou hava nibné lanou îr oumigdal verocho bachamayim », ce que l'on traduit d'habitude de la manière suivante : « Ils dirent : allons, construisons une ville et une tour dont le sommet soit au ciel ».

Le Midrach²⁰ veut, au contraire, que nous ne comprenions pas ici Roch dans le sens de tête de la tour, sommet, mais dans celui de Chef. C'est de Nimrod, chef de la génération de Babel, qu'il est question : « Construisons une ville et une tour dont le Chef soit au ciel ».

La notion de Chef apparaît ainsi, dans la Bible, pour la première fois, dans le contexte de titanisme du conquérant Nimrod. Le désir de se substituer à Dieu, la révolte prométhéenne, caractérisent l'atmosphère de la Tour de Babel. Ils sont encadrés par l'effort technique signalé au verset 3 du

¹⁷ Les sages.

¹⁸ Les rabbins.

¹⁹ Sur le plan strictement historique, il y a là une erreur de vocabulaire de la part d'A. Neher. En effet les titres de « Nassi » (prince) et Rabbi (mon rabbin, mon maître) n'étaient employés qu'en terre d'Israël. Les concurrents des exilarques portaient le titre de « Rav » (rabbin, maître) et surtout, lorsqu'ils étaient à la tête de l'une des deux grandes académies talmudiques de Babel, le titre de Gaon (pluriel Guéonim).

²⁰ Le « midrach », textuellement « lieu de l'exigence » est une forme d'exégèse dite homilétique, basée sur des commentaires rabbiniques qui, s'appuyant sur la tradition orale, cherchait à montrer de nouveaux sens contenus dans le verset, au-delà de la simple lecture textuelle. Les « midrachim », élaborés essentiellement en terre d'Israël au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, ont été rassemblés dans des recueils dont le plus connu est le « midrach rabba ».

même chapitre (les hommes renoncent aux matériaux offerts par la nature ; grâce à l'utilisation du feu, ils créent leur propre technique, dont ils sont maîtres autonomes : la brique au lieu de la pierre ; le mortier au lieu de l'argile) et par la dépersonnalisation que le Midrach situe dans les circonstances d'édification de la Tour (lorsqu'une brique casse, cette perte est amèrement pleurée ; mais lorsqu'un ouvrier meurt à la tâche, personne ne s'en soucie). Titanisme, autonomie de la technique humaine, dépersonnalisation : tel est le climat spirituel dans lequel la Bible nous demande d'apercevoir la naissance de la notion de Chef. On ne saurait nier que le rapprochement avec le totalitarisme et les Nimrod modernes s'impose de lui-même.

Si l'on voulait ensuite chercher le moment de l'histoire biblique où, pour la dernière fois, on voit une réflexion sur ce thème de Roch, ce serait dans le Livre d'Ezéchiel (Chap. XXXVII). Ce prophète entrevoit le retour de Babel ; il construit dans l'idéal cet État qu'on vainement essayé de réaliser plus tard Zorobabel et Néhémie²¹. Il évoque le Chef de ce nouvel État édifié autour du deuxième Temple, et il l'appelle Nassi.

Le Nassi est « celui qui porte » ou plutôt « qui est capable de porter » ; notion très large de responsabilité donc. Tel est le Chef idéal : non pas le premier, ni le prince, mais « le porteur ».

Pourtant, un peu plus loin (XXXVIII, 2), Ezéchiel emploie encore une fois le terme de Roch, dans le sens de Chef, lorsqu'il évoque Gog, ce nouveau Nimrod qui fera pendant à celui de Babel, qui essaiera, après l'avènement du Messie, d'instaurer encore une fois une civilisation de Babel, et qui provoquera la lutte gigantesque entre le Messie et le Mal.

Il y est appelé par Ezéchiel « Nassi », le porteur, mais ce qui le distingue du Roi de Jérusalem, c'est que lui est aussi roch, parce qu'il revendique cette notion de Chef, qui à la fin de l'histoire, veut encore une fois essayer de se montrer dans toute sa nocivité et dans toute son agressivité.

Voilà donc la Bible tenue par ses deux bouts par la notion de Chef, profondément ancrée dans le climat totalitaire de Babel.

C'est l'un des pôles du concept biblique de Chef. Nous allons découvrir l'autre en posant une nouvelle fois la question que nous énoncions tout à l'heure : où le terme de Roch apparaît-il pour la première fois dans le sens métaphorique de Chef ? Nous avons répondu : dans le XI^{ème} chapitre de la Genèse. Réponse inexacte – si l'on veut toutefois suivre la tradition juive jusqu'au bout.

En effet, le terme de Roch est inscrit dans le tout premier mot de la Thora : Berechit.

C'est par ce mot que l'on pénètre non seulement dans le texte de la Thora, mais dans l'univers que la Thora ouvre pour nous. Par les six lettres de ce mot בראשית et dont les recompositions sont autant de possibilité d'accès à cet univers aux couches multiples²². Les Tiqqouné Zohar²³, l'un des ouvrages constitutifs de la Cabbale, ne sont autre chose qu'un ensemble de 70 lectures du seul mot

²¹ Ezéchiel a été déporté en – 597 de Jérusalem avec le roi J'ioachin, 11 ans avant la destruction du premier temple par Nabuchodonosor. En Babylonie, il est le prophète qui conseille l'installation en attendant le retour, mais envisage déjà la délivrance. Zorobabel dirige l'expédition du premier retour en – 536, qui aboutit à l'inauguration du second temple, en – 516. Néhémie, avec l'aide du scribe Esdras (Ezra en hébreu), réorganise au milieu du siècle suivant administrativement, militairement et spirituellement la communauté qui s'est fixée à Jérusalem et dans les monts de Judée.

²² Langue sémitique, l'hébreu s'écrit uniquement avec des consonnes. Cela permet donc parfois plusieurs lectures d'un mot. De plus, on peut jouer avec l'ordre des lettres dans le même mot, afin de donner un autre sens à l'expression, sans changer son « poids » littéraire. C'est cette technique de commentaire qui est utilisée ici sur le mot Berechit.

²³ Le Zohar est le livre central de la Kabbale, la mystique juive. D'après la tradition, il a été écrit par Rabbi Shimon Bar Yohaï qui vivait au 2^{ème} siècle. Les scientifiques estiment que l'essentiel des textes du Zohar a été écrit par un rabbin espagnol du 13^{ème}, R. Moshé de Léon. Les Tiqqouné Zohar sont un appendice du Zohar.

Berechit, et ces lectures ouvrent autant de portes, différentes et pourtant convergentes, vers l'univers de la Thora.

Exemples :

בראשית : Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...

ב ראשית : En vue d'une prémice (la Thora, Israël...), Dieu créa le ciel et la terre...

ברית אש : Alliance de feu, Dieu créa le ciel et la terre...

Le huitième Tiqqoun nous invite à lire ראש בית (Roch Bayit) et à découvrir ainsi le terme de Roch en lecture explicite, mais aussi intimement reliée à celui de Bayit. C'est là l'autre pôle biblique, positif, généreux, de la notion de « Chef ».

Avant que la Thora ne constate que l'homme imagine le Chef dans un contexte babélien, elle présente la même notion comme une des bases de l'univers dans lequel elle veut nous placer, mais en nous invitant à ne jamais dissocier le concept de Chef de celui de Bayit auquel la Thora le juxtapose ou plutôt dans lequel elle l'englobe.

Il nous suffira donc, après avoir, avec la Bible, mis en garde contre la face babélienne de la notion de Chef, d'examiner la signification de Bayit pour découvrir le « milieu » dans lequel, toujours selon la Bible, la notion de Chef prend un sens nouveau, généreux, créateur. Chaque nuance de cette signification nous permettra de suggérer les définitions authentiques du Chef selon la tradition juive.

IV

Bayit, c'est d'abord : la maison. Il n'y a pas de Chef juif sans respect de la maison, c'est-à-dire de la famille. Il nous semble que le Scoutisme légitime trop facilement la soi-disant faillite de la famille.

La cellule éducatrice juive première qu'est la famille ne doit être, en aucun cas, sacrifiée à la légère ou par principe. C'est l'une des applications les plus néfastes que le fascisme et le communisme fassent de la notion de Chef en notre siècle. Un mouvement de scout juif se doit de peser avec prudence, avec sérieux, avec un sens redoublé des responsabilités et une conscience aigüe des conséquences, la rupture de l'enfant à son milieu familial. On ne saurait trop, dans le Judaïsme, au niveau du Chef, être attentif à ce problème.

Bayit, c'est ensuite l'enfant (ben, bat, dérivés de la même racine²⁴). Et ceci entraîne deux conséquences :

La première, c'est que l'objectif du Chef ne doit pas tendre à amener les jeunes Juifs dans le local du Mouvement, mais à les faire participer à sa vie de famille, en tant que Bne-Bayit, « enfants de la maison ». L'exemple rayonnant ne saurait être donné que dans et par la vie familiale du Chef : vous le savez d'ailleurs mieux que moi, vous qui appliquez cette règle avec tant de dévouement, mais aussi, n'est-ce pas, avec tant de satisfaction et d'efficacité²⁵ ?

Deuxième conséquence : le rapport du Chef et du jeune ne saurait se contenter d'être un rapport de discipline. Pour riche que soit la notion de discipline, car il ne s'agit, bien entendu, pas seulement de

²⁴ Le commentaire de Neher est très joli « poétiquement » et s'appuie sur la proximité des sons : Bat, une fille, Bayit, une maison, Ben, un garçon, Banot, des filles. Mais en réalité, il s'agit de racines différentes, héritées au départ sans doute de l'Ougarit. Par contre, il est sûr que le mot Bayit, maison, est utilisé, comme en français d'ailleurs, comme synonyme du mot Michpa'ha, famille.

²⁵ Il est difficile de savoir à quoi Neher fait ici allusion. Est-ce à ces endroits de plein-temps créés par les EIF, comme l'école d'Orsay ou bien encore la maison d'enfant de Laversine, qui fonctionnent en partie sur la centralité des familles des directeurs dans la vie des internes ?

discipline éducative, mais aussi de discipline morale et de discipline de vie, elle n'est pas suffisante dans la perspective juive. Un Chef juif ne forme pas de discipline, il forme des disciples. C'est dire qu'il doit tendre à être un Maître, et ceci nous amène au troisième sens de Bayit.

Bayit n'a pas seulement le sens de famille ou d'enfant ; il signifie aussi Intérieur²⁶. Bayit, c'est donc ce dans quoi l'homme s'intériorise, ce dans quoi il découvre sa dimension intérieure. J'ai peur que la définition du Chef ait été trop souvent « celui qui se donne », donc se précipite vers l'extérieur, qui rayonne, qui va chercher les gens, qui s'occupe d'eux. C'est également insuffisant. Dans un Mouvement comme les E.I. on pouvait, au lendemain de la guerre, cueillir des foules par cet enthousiasme projeté vers le dehors ; il suffisait de tendre la main à ceux qui passaient et, ensuite, les entraîner sur la route.

Mais sur quelle route les a-t-on menés, et sur quelle route les a-t-on laissés ? Si le Chef ne sait se limiter qu'à cela, il n'a rien fait, surtout dans un monde qui, de plus en plus, se satisfait de superficialité. Aujourd'hui, le Chef doit être celui qui est aussi tourné vers l'intérieur, celui qui saura cultiver sa vie intérieure profondément, qui saura se spécialiser, qui pourra acquérir une connaissance réelle et, chez les E.I., une connaissance juive, qu'il dispose de quelque chose de profond en lui. Il est impensable du point de vue juif que le Chef soit un parfait Chef tout en étant, dans les autres domaines, un dilettante ou un amateur. Il faut qu'il soit mûr, et alors son rayonnement aura une efficacité²⁷.

En guise de conclusion, arrêtons-nous encore un instant à ce Roch-Bayit que la Thora nous propose comme le thème central de toutes nos réflexions sur le Chef.

Si l'on voulait, dans la langue française, creuser la notion de Chef jusqu'au bout, on ressentirait probablement que l'objectif final du Chef c'est de ... s'achever. S'achever (a-chiève-ment) c'est, en effet, acquérir la plénitude de la fonction de Chef.

En hébreu, au contraire, le Roch-Bayit n'est qu'une variante de Berechit : sa fonction se plénifie non dans l'achèvement, qui risque de rester statique, mais dans le renouvellement et le recommencement, qui sont la loi même de l'existence juive.

André Neher,

1^{er} septembre 1957.²⁸

²⁶ C'est aspect du mot « bayit » apparaît particulièrement bien dans la première michna (loi) du premier chapitre du traité talmudique shabat. On y oppose l'intérieur à l'extérieur, mais qui peut être lu, comme le fait ici Neher, comme une opposition entre l'intériorité et l'extériorité. Le texte de la michna appelle celui qui est dans l'extériorité le « Ani », le pauvre, tandis que celui qui possède l'intériorité est identifié au « Baal habayit », au maître de la maison. Dans cette lecture, le pauvre l'est spirituellement, et la michna examine l'échange qui peut se créer entre celui qui brille extérieurement et celui qui est toute profondeur.

²⁷ On voit donc qu'André Neher n'appelle pas à un repli sur soi mais à un ressourcement interne qui rejaillira ensuite extérieurement.

²⁸ Le C.N. avait eu lieu en août à Ste-Croix-aux-Mines, dans le Haut-Rhin. Neher a rédigé ensuite son intervention, qui a été diffusé à l'ensemble des chefs E.I.F. Il a provoqué la réaction d'au moins l'un d'entre eux, « Auroch », qui est intervenu dans le numéro 13 de la revue Contact, pp. 23 et 24. Il termine sa critique par un constat qui a dû être apprécié par André Neher puisqu'il abonde, me semble-t-il, dans son sens : « Quand ce ne sont pas les parents qui donnent à leurs enfants ce sens de l'intériorité impliqué par *bayit*, il peut arriver que ce soit les enfants qui le retransmettent à leurs parents. Quelquefois, c'est un peu grâce au mouvement E.I.F. »